Les Potins d'Uranie

La grande peur de Djusse

AL NATH

Il y a des jours comme ça.

En fin de matinée, je m'étais retrouvé enfoncé jusqu'au-dessus de la ceinture dans une mare profonde de boue ferrugineuse le long d'un ruisseau de forêt. Le fagot que je transportais m'avait empêché de voir exactement où je mettais les pieds. Et l'engloutissement fut tellement rapide que je n'eus même pas le temps d'utiliser ledit fagot pour freiner l'enlisement. Les deux bûcherons que j'aidais en nettoyant leur coupe vinrent m'extraire de la fange. Il fallut ensuite tout sécher, le derrière à l'air, à la chaleur du feu qui servait justement à faire disparaître tous les déchets.

Mais, ce jour-là, le destin devait faire des caprices. Le soir en rentrant, la chaîne de mon vieux vélo sauta dans la rue principale du village en forte pente, me laissant sans ressource en pleine prise de vitesse: le système Torpédo était devenu inopérant et le frein avant avait rendu l'âme depuis longtemps. Là aussi, ce fut rapide. Il fallait arrêter le bolide avant que la situation ne devienne catastrophique. La seule solution fut de viser le fossé (il y en avait encore à l'époque), d'éviter les pylônes électriques et de culbuter du mieux possible. Mais, on s'en doute, la chute laissa des traces.

Imaginez donc l'effet produit par cet adolescent arrivant chez lui en fin de journée, le visage et les mains en sang, les épaules déchirées et tous les vêtements de couleur rouille de la hauteur du nombril jusqu'aux pieds. Heureusement les paysans des hauts-plateaux savaient maîtriser leurs émotions ... Ce fut d'ailleurs l'occasion pour eux de conter à nouveau certaines histoires et légendes d'enlisements. Ceux-ci se produisaient le plus souvent de nuit ou par mauvais temps. Il était alors difficile de distinguer le sol ou de repérer l'eau traîtresse grâce aux changements subtils de la végétation. Et l'aboutissement était très souvent fatal: on ne retrouvait en général plus de trace des malheureux et on ne pouvait que supposer ce qui s'était passé. En somme, j'avais eu beaucoup de chance.

Voici donc l'une de ces histoires[1] à connotation astronomique et relative à ces rudes bûcherons dont deux d'entre eux m'ont un jour tiré d'un bien mauvais pas et peut-être même sauvé la vie.

****

Les ressources des profondes forêts bordant les hauts-plateaux marécageux étaient traditionnellement utilisées par les villages voisins pour le chauffage, la construction et l'ameublement, mais aussi par toutes sortes d'industries situées bien au delà et jusqu'aux grands bassins houillers qui venaient y chercher de quoi assurer l'étayement de leurs galeries.

Bûcherons, débardeurs, transporteurs, marchands de bois, tout un petit monde donc vivait de cette activité. Elle assurait un complément bienvenu à l'élevage et à l'agriculture qui, eux, ne

1 Certains recueils d'«histoires et légendes des Hautes-Fagnes» publiés de nos jours n'ont parfois qu'une relation très lâche avec les hauts-plateaux eux-mêmes et leur phénoménologie propre. Il ne suffit pas de rassembler quelques histoires de patelins parfois très éloignés du cœur des hauts-plateaux pour assurer l'identité du lieu ni l'authenticité d'un titre accrocheur ...

pouvaient rapporter beaucoup. Les conditions climatiques locales étaient par trop ingrates.

Ne me demandez pas pourquoi, mais le héros de notre histoire avait été surnommé *Djusse*, ce qui peut signifier «juste» en wallon, mais aussi «cruche» (à lait, à huile, etc.). En fait, il se prénommait Albert et son patronyme n'était autre que Darimont, le nom le plus fréquent du village[2].

A la fois bûcheron et débardeur, il s'en allait parfois pour toute la semaine travailler au fin fond de l'Hertogenwald, près de la frontière belgo-prussienne, avec tout son équipage: son cheval certes, dont la force et l'intelligence lui étaient indispensables pour débarder, mais aussi son char à bœufs qui lui permettait de transporter, en plus de ses effets et de ses outils, les victuailles pour la semaine à l'aller et, au retour, toute une cargaison de souches et de bois difformes dont la seule utilité ne pouvait être que de servir de chauffage à sa ferme.

Du fait de leurs sabots fendus, les bœufs étaient imbattables en terrain fangeux. Leur aide précieuse était d'ailleurs reconnue dans le folklore local puisqu'ils avaient prêté leur nom, *boûx d'Fagne* (bœufs de Fagne), à l'une des bandes carnavalesques du village[3]. L'autre bande, rivale héréditaire, avait reçu le sobriquet de *singlés* (sangliers).

Les hommes comme Djusse utilisaient des cabanes forestières, la plupart en bois, entretenues par les occupants successifs et supervisées par les gardes forestiers qui les faisaient approvisionner en foin. Leur confort tout relatif offrait néanmoins un refuge sûr pour les hommes comme pour les animaux, tant pour la nuit que lors d'intempéries.

Et justement ce soir-là d'un triste dimanche de fin d'automne, notre ami venait d'arriver à la cabane la plus proche de son lieu de débardage. Son vague à l'âme venait-il du fait qu'il s'y retrouverait seul pour toute la semaine? En réalité, rien dans la journée n'avait fonctionné comme il l'aurait souhaité. Même le cheval avait réussi à l'énerver et il avait dû le rappeler à l'ordre à plusieurs reprises par quelques solides coups de pied suivant l'habitude des charrons de l'époque.

Djusse alluma d'abord le feu dans la vieille cusinière, puis déchargea son matériel, rangea le char sous un appentis le long de la cabane et rentra les bêtes dans l'abri-étable prévu à cet effet. Les bœufs ne manqueraient de rien pour la nuit. Le cheval et lui échangèrent des œillades de couple fâché, mais il le pansa comme d'habitude, non sans lui lâcher quelques jurons paternalistes. Puis il fit le tour de la cabane et remarqua qu'un vent violent s'était levé. *V'là qui va dégager le ciel pour de bon*, pensa-t-il.

De crainte des chablis par grandes bourrasques, cette cabane et ses dépendances, comme la plupart des autres logis forestiers, avaient été construites dans une espèce de grande clairière, suffisamment loin des arbres adultes, mais étaient entourées de sapins plus petits, coupés et replantés au fur et à mesure, qui les cachaient et les protégeaient. Le terrain étant en legère pente, un grand horizon était visible, montrant déjà l'ombre de la Terre haut dans le ciel à l'Est et les étoiles les plus brillantes scintillant fortement sous la turbulence du vent. En rentrant, Djusse alluma le *kinkèt*[4]. Le feu avait bien pris et l'eau commençait à bouillir. Il commença à préparer son repas.

La semaine allait se dérouler au rythme lent du débardage effectué cette fois pour un marchand de bois local. Il verrait peu de monde, s'il en voyait. Les colporteurs et autres revendeurs d'alcool ne venaient pas à cette profondeur dans la forêt. Les seules visites seraient celles, en général en début d'après-midi, des gardes forestiers, vérifiant que tout allait bien, mais également pour une discrète inspection de routine du travail effectué. Djusse les connaissait tous et eux connaissaient son honnêteté de paysan sans histoire. Pas de problème en perspective donc.

Comme d'habitude, les discussions passeraient en revue les derniers événements des villages bordant le plateau, les travaux en cours en différents endroits dans la forêt, les projets de nouvelles routes pour améliorer la desserte et les futurs marchés de bois que les forestiers allaient bientôt marteler, délimiter et mettre aux enchères. Djusse y serait convié comme tous les autres. Jusqu'il y a peu, les choses se passaient en bonne intelligence. Mais maintenant, de grands marchands de bois venaient de plus en plus souvent de villes très éloignées, montaient les prix et brouillaient le vieil équilibre. *Quelle époque!*, se lamentaient parfois les anciens du village.

Djusse s'attabla et mangea posément, perdu dans ses pensées. Samedi, ce serait le retour au village, avec le passage par la *tène*[5] pour un grand nettoyage, puis la pompe à bras pour le rincage, la visite rituelle chez le voisin barbier pour arranger la tête et enfin les discussions d'affaires pour le bois et la ferme avant un peu d'intimité avec la famille.

Dimanche, ce serait le passage obligé par l'église ou du moins par les atroupements d'hommes devant celle-ci pour d'autres discussions. Puis ce serait le grand repas de famille du midi où trois générations se retrouveraient plus ou moins endimanchées. Jusqu'au goûter des quatre heures, l'après-midi se passerait de façon variable: à nouveau des visites (par exemple pour se faire payer du travail effectué); un tour de la ferme, des dépendances et des prairies avec les garçons; ou encore peut-être en discussions plus sérieuses avec l'un ou l'autre des enfants. Puis ce serait la préparation du paquetage pour un autre départ, probablement comme cette fois dès la fin de l'après-midi du dimanche.

La fin de la semaine n'était donc pas vraiment pour le repos. C'est vrai que les travaux des bois étaient plutôt pour la mauvaise saison, lorsque ceux de la ferme le permettaient. Les nuits étaient donc longues alors dans l'isolement des forêts. Des phases où parfois certains avaient tendance à se laisser aller à un certain alcoolisme, ne serait-ce que parce que personne, surtout l'épouse, n'allait venir les *barboter* (gronder).

Djusse rinça sa chope et se dirigea vers un petit tonneau de bière que le malin Armand lui avait remis en douce dans l'arrière-cour pendant qu'il chargeait ses victuailles de la semaine. *De la spéciale*, avait-il dit. *Hmm, elle est bonne, celle-là*, apprécia Djusse en avalant une grande gorgée. Lui n'était pas un alcoolique, mais il ne disait jamais non pour un bon verre et pouvait même devenir un fieffé descendeur si l'occasion se présentait ou lorsque la solitude lui pesait. Sa robuste nature paysanne permettait qu'on n'en voit pas trop les ef-

2 Voir «L'étoile des Fagnes», **Orion** 57/2 (1999) pp. 20-22.

3 Voir notamment «Les masqués de la Pierre de Lune», **Orion** 58/6 (2000) pp. 29-30. Voir aussi le film «Carnaval» (1988) écrit et réalisé par Ronny Couteure, avec notamment celui-ci, Jean-Luc Bideau et Maurane.

4 D'une façon générale, une lampe de table à huile ou à pétrole.

5 Grande bassine.

fets. Et puis, la bonne saison, à la ferme avec la famille, lui servait de cure salutaire.

Le vent était devenu très fort, faisant parfois rugir la forêt. Des branches craquaient bruyamment ci et là. *Va y avoir des dégâts*, chantonna Djusse en allant à nouveau remplir sa chope. Il nettoya consciencieusement sa vaisselle, la rangea, puis débarrassa totalement la table et l'essuya. Des gestes lents de personnes ayant tout leur temps, et non soumis comme de nos jours au rythme parfois tyrannique de programmes de transistors ou de télévisions portatives.

Djusse essayait de s'occuper en soirée. La lecture n'avait jamais été son fort, au-delà des titres du canard local et de l'*Almanach de Mathieu Laensbergh*[6]. Certes les réussites l'occupaient et il n'oubliait jamais d'emmener son jeu de cartes, tellement usées qu'il devait cracher sur ses doigts pour pouvoir les faire glisser sans erreur. Ce qui l'intéressait le plus pourtant, c'était de fabriquer des objets en *bois de Spa*[7].

Mais ce soir-là, Djusse avait du vague à l'âme et ne sentait pas l'esprit à entreprendre quoi que ce soit. Il souffla la flamme du kinkèt et décida d'écouter le vent en s'allongeant tout habillé sur la couche surélevée, la chope à portée de main. Ses yeux s'habituèrent rapidement à l'obscurité, distinguant sans difficulté les faisceaux de lumière nocturne passant par les interstices des volets. De temps à autre, une perle brillante s'y accrochait – une étoile qui, là-bas, ne faisait que passer, emportée lentement par la rotation de la voûte céleste.

Le vent s'était encore renforcé et le ballot avait bien du mal à contenir les courants d'air au pied de la porte. Les volets commençaient à gigoter sérieusement dans leurs fermetures. Djusse entendit au loin un bruit sourd au milieu d'un bouquet de craquements. *Un premier cha-blis*, rythma-t-il tout haut. Dans l'abri d'à côté, un râclement indiqua que les animaux non plus ne dormaient pas. Ils ne les avait pas attachés. Où pourraient-ils bien aller? Une association complice les liait tous, une équipe où chacun avait son rôle. La chope était vide.

Djusse mit un pied à terre, puis deux, et sentit un violent vertige. *Bon sang, j'espère qu'elle n'est pas frelatée, sa bière*, jura-t-il péniblement. La bière eut un autre effet. Il devait sortir pour un besoin naturel. La tête lui tournait de plus en plus. Il s'appuya à la table, récupéra sa veste à tâtons, puis se dirigea vers la porte dans l'obscurité de la pièce. Une fois à l'extérieur, il dut s'arc-bouter au battant pour le refermer.

Dehors, c'était la java sylvestre. Les petits sapins encadrant la cabane s'agitaient dans tous les sens comme autant d'adolescents déchaînés au bal du Mardi Gras. Plus loin, les hautes sapinières ployaient leurs cimes majestueuses en vagues amples et plaintives, ponctuées de craquements, d'entrechoquements et parfois du grondement d'un arbre s'abattant pesamment.

Djusse eut de la peine à s'orienter correctement pour satisfaire son besoin naturel sans s'asperger. L'air tourbillonnait autour de lui comme si mille démons se pourchassaient en rondes infernales. Le ciel était maintenant totalement dégagé, clair et scintillant de tant de feux que Djusse ne savait trop s'ils étaient réels ou dus au trouble de son esprit. Et c'est alors qu'il se réajustait, le nez dans les étoiles, qu'il vit la chose.

Là-bas, juste au-dessus de la forêt en contrebas, une espèce de filament diffus montait droit dans le ciel, blanchâtre, immobile, et d'une taille telle que le bûcheron en frissonna. Oh, il n'était pas gaillard à trop croire aux sorcelleries, apparitions ou autres diableries, mais on ne savait jamais. Les anciens disaient que ces choses-là vous arrivaient toujours lorsqu'on s'y attendait le moins. Et Djusse n'avait pas vu le ciel au cours des derniers jours à cause du mauvais temps. Mais cette chose était-elle dans le ciel ou sortait-elle de la sapinière?

Djusse voulut en avoir le cœur net malgré un malaise grandissant dans tout son être. Complètement hypnotisé, il monta à reculons dans les espaces dégagés de la clairière pour prendre une vue plus élevée sur cette écharpe nébuleuse qui se prolongeait et se prolongeait vers l'horizon. *Ce ne peut être que dans le ciel*, se dit-il un peu soulagé. Mais en fait il ne savait pas s'il devait être rassuré de sentir la chose plus distante de lui. C'était tout de même inquiétant. Et Djusse sentait son cœur se serrer devant ce spectacle inattendu et inconnu.

Et il en était ainsi à reculer lorsqu'il sentit un pied, puis l'autre, se dérober et une gangue humide lui monter le long des jambes. Il venait de pénétrer dans l'un de ces multiples marécages fagnards. Sa réaction instinctive fut de vouloir repartir vers l'avant, mais il ne fit que s'enfoncer plus. Les sphaignes lui arrivèrent rapidement au-dessus de la ceinture et il eut juste le temps d'agripper un jeune sapin en bordure du marais.

La comète Morehouse 1908 III (Yerkes Observatory).

Djusse vit sa fin écrite dans le grand livre de toutes ces histoires d'enlisements. Ce que l'on racontait était donc vrai et il allait devenir une autre victime. L'adrénaline lui fit oublier son malaise. Son esprit tournait maintenant à plein régime. Il se maudit de ne pas avoir pensé au danger. Il maudit l'Armand et sa bière trafiquée. Il maudit son penchant pour l'alcool solitaire. Il maudit cette chose dans le ciel, le ciel en général et tout ce qui se rapporte au ciel, curé compris. De curé en église, il se souvint que

6 Almanach imprimé à Liège dès le XVII[e] siècle et publié pour la dernière fois en ... 1959 (pour l'année 1960). Vendu dans les campagnes par les colporteurs, il comportait les dates des fêtes religieuses, les horaires des diligences puis des trains, des suggestions pratiques pour la vie quotidienne, des recettes, des prédictions, des anecdotes et des conseils en tous genres, en général bien appréciés des paysans qui souvent citaient l'Almanach en référence.

7 Les *jolités de Spa* sont une spécialité de cette ville depuis le XVII[e] siècle. Le bois d'érable est mis à mariner pendant plusieurs mois dans de l'eau ferrugineuse pour qu'il prenne une teinte grisâtre. Il est ensuite taillé en petits objets, qui vont de la boîte à pilules/bijoux au presse-papier, en passant par le porte-clefs, peints de paysages des Fagnes ou de fleurs typiques. Il semble que le bois de houx âgé soit aussi utilisé.

quelqu'un avait mentionné dimanche dernier qu'il y aurait quelque chose d'inhabituel et avec une queue spectaculaire dans le ciel ces jours-ci. Ils en avaient bien ri. Ce devait être une comète. Il n'en avait jamais vu auparavant et cela l'avançait bien maintenant.

Djusse hurla. De toutes ses forces, il cria sa rage à l'astre au-delà du vacarme du vent et de la forêt. Cela le fit s'enfoncer encore un peu plus. Djusse ne voyait pas de solution à sa situation. Ses mains devenaient raides et il ne sentait plus les piqûres ni les écorchures des branches du sapin sur lesquelles elles étaient crispées. Il cria son impuissance à pleine gorge, contre le ciel, contre la vie, contre ce boulot qu'il devait faire pour subvenir à sa famille. Sa famille ... Y penser augmenta encore son désespoir qui sortit en longs sanglots. Il en avait maintenant jusqu'en haut de la poitrine. Le sapin allait casser ou ses mains allaient bientôt glisser. La fin était proche.

Il entendit un lourd piétinement dans les sapins et se dit brièvement que c'était la mort qui venait le chercher. Même qu'il commença à distinguer des cornes de démons sur le fond du ciel.

C'étaient les bœufs! Ils s'approchèrent jusqu'à ce que Djusse puisse, dans un dernier effort, accrocher le collier de l'un d'eux. Puis celui-là recula lentement et progressivement le tira de sa prison fangeuse. Le cheval était là aussi. Il frotta sa tête contre lui. Djusse ne savait plus s'il était éveillé ou s'il s'agissait d'un mauvais rêve d'ivrogne.

De retour à la cabane, il se rendit compte que le cheval avait fracassé la porte de l'étable de ses ruades, livrant passage aux bœufs. Les animaux avaient entendus ses cris. L'instinct avait fait le reste. Il se déshabilla, mit sécher ses vêtements, alla s'allonger dans le foin à coté des bœufs et s'endormit comme une masse, vaincu par les émotions et réconforté par la compagnie de son équipage. Le lendemain, le vent s'était calmé et ils allèrent tous ensemble balancer dans le marécage le baril de bière frelatée.

Djusse rentra changé de son séjour en forêt cette semaine-là, mais il ne dit mot à personne de ce qui lui était arrivé. Il conta simplement à l'Armand que le tonneau s'était fracassé en tombant du char et qu'il préférait ne plus en prendre avec lui. Ses proches notèrent qu'il buvait moins, mais aussi qu'il était plus attentionné avec les animaux. Ils mirent cela sur la sagesse de l'âge. Personne ne remarqua tout de suite son intérêt accru pour tout ce qui se passait dans le ciel qu'il regardait parfois longuement. Bien plus tard, ses petits enfants y furent les plus sensibilisés car il leur racontait tout ce qu'il pouvait trouver là-dessus dans les journaux ou dans le «poste». Et eux lui donnèrent un nouveau surnom: Papi Djusste-ciel!

AL NATH